Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac Général Maths + LLCER, veuillez visiter :
bac-maths-llcer.fr/annales-sujets-et-corriges

Corrigé du bac 2024 : Philosophie Métropole - Remplacement

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

SESSION 2024

PHILOSOPHIE

Durée de l'épreuve : 4 heures – Coefficient : 8

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

A propos de ce corrigé

Ce document est une proposition de corrigé rédigée par un enseignant en philosophie pour le site sujetdebac.fr

La philosophie est un domaine riche et diversifié, offrant de multiples perspectives et interprétations. Ainsi, il existe de nombreuses manières de traiter un sujet philosophique donné, chacune apportant sa propre compréhension et ses propres arguments.

Cette proposition de corrigé vous fournit un exemple de démarche possible pour aborder chaque sujet. Vous êtes encouragé(e)s à explorer différentes approches, à développer vos propres idées et à formuler vos propres arguments.

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat : www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Dissertation n°1
Sujet : Avons-nous le devoir d'être libres ?

Analyse des termes du sujet

- Avons-nous : Le verbe « avoir » ici invite à une réflexion personnelle et collective. La question porte sur une possibilité ou une obligation morale : ce que nous, en tant qu'individus ou société, possédons ou devons. C'est une interpellation directe qui engage la responsabilité humaine et ouvre la voie à un questionnement sur ce qui est attendu de nous.

- Devoir : Le terme « devoir » renvoie à une obligation morale ou éthique. En philosophie, il évoque souvent l'idée d'une contrainte intérieure, qui découle soit de la raison (Kant), soit des normes sociales ou légales. Il s'agit de comprendre si la liberté est un impératif moral, et non simplement un droit ou un choix personnel.

- Être libres : Ce groupe verbal est un élément central du sujet. En philosophie, la liberté peut s'entendre de plusieurs manières : la liberté individuelle, la liberté morale, la liberté politique, etc.

Ce sujet interroge la relation entre le devoir moral et la liberté. D'un côté, le devoir implique une obligation, une règle morale ou rationnelle, tandis que la liberté est souvent perçue comme l'absence de contrainte. Le sujet pose donc une tension entre ces deux notions : peut-on être contraint moralement à être libre, c'est-à-dire à agir de manière autonome, ou bien la liberté est-elle un droit que l'on peut choisir ou refuser ?

Cela renvoie à des philosophies comme celle de Kant, pour qui la moralité est une condition essentielle de la liberté, ou à Sartre, qui considère que l'homme est « condamné à être libre ».

Les enjeux philosophiques sont nombreux : la liberté est-elle une exigence intérieure, une responsabilité envers soi-même et autrui, ou simplement un état naturel que l'on peut choisir d'embrasser ou non ? La question soulève également un potentiel paradoxe : peut-on avoir le devoir d'être ce que nous sommes censés être naturellement ? Enfin, l'aspect politique et social du sujet peut questionner notre responsabilité face à l'oppression : avons-nous le devoir de revendiquer ou de protéger notre liberté face aux contraintes extérieures ? Ces éléments montrent que la réflexion engage à la fois une dimension morale, existentielle et politique

Notions philosophiques abordées par ce sujet

- Le devoir : Cette notion est au cœur du sujet, car il s'agit de déterminer si la liberté relève d'une obligation morale. Le devoir renvoie à l'idée d'une exigence éthique à laquelle nous sommes soumis, souvent en lien avec la raison ou la moralité.

- La liberté : C'est la notion clé du sujet. Le sujet interroge la nature même de la liberté, son sens et sa portée : est-elle un droit, une condition naturelle ou un impératif moral ?

- La conscience : La question de la liberté implique celle de la conscience, car être libre suppose d'avoir conscience de ses choix et de ses actes. La conscience est liée à l'idée d'autonomie et de responsabilité.

Quelques pièges à éviter

Confondre liberté et absence de contrainte : Il serait réducteur de penser la liberté uniquement comme une absence de contraintes extérieures. La liberté, dans un sens philosophique plus profond, peut aussi être liée à l'autonomie intérieure, c'est-à-dire la capacité à se donner à soi-même ses propres lois (Kant). Une telle liberté implique un travail sur soi-même et une certaine forme de contrainte morale, ce qui semble paradoxal mais est essentiel pour comprendre la question du devoir d'être libre.

Assimiler devoir et contrainte extérieure : Le devoir n'est pas forcément une imposition extérieure, comme une loi ou une autorité. En philosophie morale, le devoir est souvent une obligation intérieure, dictée par la raison ou les principes moraux. Il ne faut donc pas concevoir le devoir comme une simple contrainte extérieure qui s'opposerait à la liberté, mais plutôt comme un guide vers une liberté véritable.

Se laisser piéger par une opposition trop stricte entre devoir et liberté : Ce sujet pousse à explorer une possible articulation entre devoir et liberté. Les traiter comme des concepts totalement opposés et incompatibles serait une erreur. Au contraire, certains philosophes (Kant, Sartre) montrent que la liberté peut être précisément ce qui rend possible l'accomplissement du devoir.

Propositions de problématique

- La liberté est-elle un droit ou un impératif moral ?
- Peut-on être contraint à choisir la liberté, qui est par définition absence de contrainte ?
- Être libre est-il une responsabilité ou un choix personnel ?
- Sommes-nous moralement tenus de préserver notre propre liberté ?
- La liberté est-elle une condition nécessaire pour accomplir notre devoir moral ?
- Peut-on refuser la liberté sans manquer à un devoir moral envers soi-même ?

Contradiction possible pour traiter ce sujet

Thèse : Nous avons le devoir d'être libres, car la liberté est une condition nécessaire à l'accomplissement du devoir moral et à l'autonomie individuelle. Être libre signifie se soumettre à la loi de la raison et assumer la responsabilité de ses choix, comme le montrent Kant et Sartre. La liberté n'est pas seulement un droit, mais une obligation morale envers nous-mêmes.

Antithèse : Nous n'avons pas le devoir d'être libres, car la liberté ne peut être imposée comme une obligation. Par essence, la liberté est un choix personnel et individuel, et contraindre quelqu'un à être libre serait paradoxal. De plus, certaines conceptions de la liberté (comme celles de Nietzsche ou Spinoza) remettent en question l'idée d'un devoir moral universel d'être libre.

Eléments de réponses et références philosophiques

Kant lie étroitement la liberté et le devoir moral. Pour lui, la véritable liberté est celle de la raison, et elle consiste à se soumettre volontairement aux lois morales que nous nous donnons à nous-mêmes. Ainsi, être libre, c'est suivre le devoir moral, car agir conformément à la raison, c'est être véritablement autonome.

Sartre affirme que l'homme est « condamné à être libre », ce qui signifie que la liberté est une caractéristique inévitable de la condition humaine. Refuser cette liberté, selon Sartre, revient à vivre dans la « mauvaise foi », c'est-à-dire à se mentir à soi-même et à nier notre responsabilité. La liberté, pour Sartre, est un devoir en ce sens qu'elle implique l'engagement et la responsabilité de nos choix.

Dans des contextes d'oppression (dictatures, régimes autoritaires), la revendication de la liberté peut être perçue comme un devoir moral et politique. Des figures comme Nelson Mandela ou Gandhi illustrent cette idée : la lutte pour la liberté individuelle et collective est considérée comme un impératif face à l'injustice.

Dans Le Contrat social, Rousseau défend l'idée que l'homme est né libre mais qu'il peut être asservi par la société. Il voit dans la liberté une condition essentielle à la justice et à la vie politique. Pour lui, il existe un devoir d'être libre car c'est en s'associant pour créer des lois justes que l'individu devient véritablement libre.

Nietzsche critique l'idée de devoir moral traditionnel et valorise plutôt la liberté individuelle comme une forme d'émancipation des contraintes morales imposées par la société. Pour Nietzsche, la liberté est un devoir envers soi-même, dans la mesure où il s'agit de s'affranchir des valeurs conventionnelles pour créer ses propres valeurs.

Spinoza conçoit la liberté non pas comme un libre arbitre, mais comme la compréhension rationnelle des lois naturelles qui nous déterminent. Le devoir de l'homme est d'accéder à cette connaissance pour vivre en harmonie avec la nature, et ainsi être libre dans un sens plus profond, en étant maître de ses passions.

Chacun peut avoir une conception différente de la liberté en fonction de sa culture, de ses valeurs ou de ses croyances. Certains peuvent choisir de renoncer à certaines formes de liberté pour suivre des idéaux religieux ou communautaires. Le devoir d'être libre ne peut donc pas être un impératif universel, car la liberté elle-même est interprétée différemment selon les contextes.

Dissertation n°2
Sujet : Peut-on s'arrêter de travailler ?

Analyse des termes du sujet

- Peut-on : Le verbe « pouvoir » interroge la possibilité, tant pratique (matérielle, sociale) que philosophique (souhaitable ou non), de s'arrêter de travailler. Cela pose la question des contraintes et des libertés de l'homme.

- S'arrêter : Le verbe « s'arrêter » implique une cessation complète, et non une simple pause. Cela évoque l'idée de rompre avec une activité essentielle et structurante.

- Travailler : Le terme « travailler » désigne l'ensemble des efforts humains pour transformer le monde, nécessaires à la survie, mais aussi sources d'aliénation (notamment chez Marx) ou de réalisation. Le travail est autant une nécessité vitale qu'une valeur existentielle.

Le sujet soulève la question de la place du travail dans l'existence humaine et dans la société. Il met en tension la contrainte et la liberté, questionnant si le travail est une fatalité ou une activité nécessaire à la construction du sens de la vie. Se pose l'enjeu de savoir si l'on peut vivre pleinement sans travailler, et quelles conditions matérielles

ou idéales permettraient cet arrêt. Les concepts abordés englobent l'aliénation, la réalisation de soi, et la possibilité d'une société affranchie de l'obligation du travail. Le sujet présuppose que le travail est essentiel, mais laisse ouverte la question de la libération de cette nécessité.

Notions philosophiques abordées par ce sujet

- Le travail : C'est la notion centrale, car le sujet questionne directement le rôle, la valeur et la nécessité du travail dans la vie humaine. On s'interroge sur le travail comme contrainte, source d'aliénation, ou activité épanouissante.

- Le bonheur : Le sujet soulève l'idée que s'arrêter de travailler pourrait contribuer au bonheur (loisir, liberté) ou, au contraire, en priver l'homme (perte de sens, d'activité créatrice).

- La liberté : Le sujet interroge si s'arrêter de travailler serait une forme de liberté ou si, au contraire, le travail est nécessaire pour être véritablement libre (autonomie matérielle, réalisation de soi).

- L'État : L'organisation sociale et économique, qui impose ou encadre le travail, joue un rôle clé. L'État est impliqué dans les questions de droit au travail, protection sociale, et politiques économiques.

Quelques pièges à éviter

Réduire le travail à une seule dimension : Le travail ne doit pas être compris uniquement comme une activité aliénante (à la manière de Marx) ou uniquement comme un épanouissement personnel (perspective existentialiste). Le travail a plusieurs facettes : nécessité vitale, contrainte sociale, mais aussi potentielle source de sens.

Confondre liberté et oisiveté : S'arrêter de travailler ne signifie pas forcément accéder à une forme de liberté. Il faut distinguer la liberté de choix (agir selon sa volonté) de l'absence d'activité. Une vie sans travail n'est pas forcément synonyme de liberté accomplie.

Confondre s'arrêter de travailler et ne rien faire : S'arrêter de travailler ne signifie pas s'arrêter de toute activité significative. Cela peut aussi renvoyer à la possibilité d'activités libres ou créatives qui ne sont pas productives au sens classique.

Idéaliser ou diaboliser le travail : Il ne s'agit pas de faire un éloge naïf du travail comme activité qui donne sens, ni de le diaboliser en le réduisant à une aliénation. Une analyse nuancée est nécessaire pour rendre justice aux deux aspects.

Propositions de problématique

- S'arrêter de travailler signifie-t-il se libérer ou perdre le sens de la vie ?
- Peut-on envisager un monde où l'homme s'épanouit sans travailler ?
- Le travail est-il un simple moyen de subsistance ou une valeur indépassable ?
- Peut-on réellement s'émanciper du travail sans retomber dans une forme d'aliénation ?
- La société peut-elle fonctionner sans travail collectif ?
- S'émanciper du travail est-il souhaitable ou illusoire ?

Contradictions possibles pour traiter ce sujet

Thèse : Il est possible de s'arrêter de travailler, car le travail est une contrainte aliénante qui prive l'homme de sa liberté et de son épanouissement. Se libérer du travail permettrait de vivre pleinement, en se consacrant à des activités choisies qui donnent du sens à l'existence.

Antithèse : Il n'est pas possible de s'arrêter de travailler, car le travail est une nécessité vitale et sociale qui structure l'existence humaine. Il permet de subvenir à nos besoins, de participer à la société, et de se réaliser personnellement en transformant le monde.

Eléments de réponse et références philosophiques

Pour survivre, l'homme doit subvenir à ses besoins matériels. Adam Smith montre que la division du travail est le fondement de la richesse des nations. Sans travail, la société ne pourrait assurer ses ressources, et des services vitaux comme l'agriculture ou la santé s'effondreraient.
Rousseau affirme par ailleurs que la société repose sur des obligations mutuelles. Par exemple, un médecin qui arrête de travailler mettrait en péril la santé publique. Le travail est donc aussi un devoir envers autrui, qui assure la cohésion sociale.

Dans *La Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt distingue le travail (activité répétitive liée à la survie) de l'œuvre (création durable) et de l'action (engagement politique). Elle voit dans le travail une nécessité biologique, mais critique la société qui valorise le travail au détriment des activités plus significatives. Certains métiers, comme celui d'artiste, offrent une forme de travail qui permet l'accomplissement de soi.

Blaise Pascal montre que l'homme cherche à s'occuper pour fuir le vide existentiel, mais cette fuite révèle la misère de l'homme sans véritable sens.
Un exemple contemporain est la retraite : des personnes âgées peuvent souffrir d'une perte de sens lorsqu'elles arrêtent de travailler. Cela suggère que l'absence de travail n'est pas forcément souhaitable car il n'apporte pas nécessairement du bonheur.
Pour une personne en âge d'être actif, l'absence de travail peut entraîner une dépendance économique. Par exemple, une personne qui ne travaille pas peut dépendre des aides sociales ou de la charité, ce qui limite sa liberté. Le travail, même contraignant, garantit une autonomie matérielle.

Aristote valorise le loisir, mais non l'oisiveté. Il distingue le loisir noble, comme la contemplation ou l'étude, du simple divertissement. Une personne qui s'arrêterait de travailler pourrait se consacrer à la philosophie, aux arts, ou à la science, enrichissant sa vie sans pour autant être inactive.

Dans des sociétés post-travail ou utopiques, il serait envisageable de vivre sans travailler si les ressources étaient distribuées équitablement grâce à la technologie ou à la solidarité. Exemple : Les utopies socialistes ou des modèles comme celui de Star Trek imaginent une société où le travail n'est plus une obligation, mais un choix.

Explication de texte
Sujet : Russell, Problèmes de philosophie (1912)

Résumé du texte

Dans cet extrait, Russell distingue les vérités logiques, comme "deux et deux font quatre", des généralisations empiriques, comme "tous les hommes sont mortels". Il explique que les vérités logiques possèdent une nécessité absolue qui s'impose dans tous les mondes possibles, tandis que les généralisations empiriques, bien que fondées sur l'expérience, pourraient théoriquement être remises en question. Un monde où les vérités logiques seraient fausses entraînerait un effondrement de toute certitude rationnelle.

Contextualisation de l'œuvre et de l'auteur

L'auteur de ce texte, Bertrand Russell (1872-1970), est un philosophe, mathématicien et logicien britannique, l'une des figures majeures de la philosophie analytique. Il a largement contribué à la logique moderne et à la philosophie des mathématiques. *Problèmes de philosophie* (1912) a été écrit dans un contexte où Russell cherchait à rendre accessible la philosophie à un large public. Dans cet ouvrage, il explore des questions fondamentales sur la nature de la connaissance, la certitude, et la distinction entre les vérités logiques nécessaires et les vérités empiriques contingentes, en plein essor des débats philosophiques sur l'épistémologie et le réalisme.

Notions philosophiques abordées par ce texte

- La raison : Russell évoque la distinction entre les vérités logiques, qui sont saisies par la raison et relèvent d'une nécessité intellectuelle, et les vérités empiriques, qui dépendent de l'expérience et sont donc sujettes à des doutes. Cela montre le rôle de la raison dans l'établissement de certitudes inébranlables.

- La science : La science est sous-jacente dans l'analyse des généralisations empiriques, comme la mortalité humaine, qui sont basées sur des observations scientifiques et des raisonnements physiologiques. Russell compare les certitudes scientifiques aux vérités logiques pour montrer les limites de la connaissance empirique.

- La vérité : Le texte explore la nature de la vérité, en distinguant les vérités logiques, qui sont nécessaires et universelles, des vérités empiriques, qui sont contingentes et peuvent théoriquement être fausses. Cette analyse met en lumière la différence entre une vérité absolue et une vérité fondée sur l'expérience.

La problématique du texte

Problématique principale :

Pourquoi certaines vérités s'imposent-elles de manière absolue alors que d'autres sont susceptibles de doute ?

Cette question implique une réflexion sur la nature de la vérité et de la certitude. D'un côté, elle engage une analyse des vérités logiques ou mathématiques, qui semblent s'imposer universellement et de manière inébranlable, indépendamment de toute expérience. Cela soulève des questions sur l'origine de cette nécessité : provient-elle de la structure de la pensée humaine, de la logique elle-même, ou encore d'une réalité extérieure et objective ?

D'un autre côté, la question invite à examiner les vérités empiriques qui, bien qu'appuyées par l'expérience et les observations, conservent un caractère potentiellement révisable. Cela implique de s'interroger sur les limites de la connaissance empirique, la fiabilité de l'expérience comme source de certitude, et les raisons pour lesquelles des généralisations basées sur l'observation ne peuvent jamais atteindre le même degré d'évidence que les vérités logiques.

Problématiques induites :

- En quoi la certitude des vérités mathématiques diffère-t-elle de celle des vérités issues de l'expérience ?

  Cette formulation met l'accent sur la différence de certitude entre les deux types de vérités et engage une réflexion sur les fondements de la connaissance.

- Pourquoi certaines vérités semblent-elles valables dans tous les mondes possibles, tandis que d'autres ne valent que dans le nôtre ?

Cette version de la question met en avant la dimension modale, c'est-à-dire l'idée de mondes possibles, et invite à réfléchir sur la notion de nécessité logique par opposition à la contingence empirique. Cela pousse la réflexion vers les concepts de nécessité ontologique et de la structure de la réalité.

La thèse de l'auteur dans ce texte

La thèse Bertrand Russell, est que les vérités logiques ou mathématiques, comme "deux et deux font quatre", possèdent une nécessité absolue qui transcende l'expérience et s'impose dans tous les mondes possibles, contrairement aux vérités empiriques, comme "tous les hommes sont mortels", qui restent des généralisations contingentes basées sur l'observation et susceptibles d'être remises en question. Russell défend l'idée que cette différence repose sur la nature des vérités logiques, qui ne sont pas de simples faits observables mais des nécessités qui structurent notre compréhension de toute réalité possible.

Eléments d'analyse du texte

Dans ce texte, on peut identifier quatre parties distinctes :

Présentation de l'idée centrale : Russell commence par énoncer son idée centrale, qui est la distinction entre deux types de vérités : les vérités nécessaires (logiques/mathématiques) et les vérités contingentes (empiriques). Il utilise des exemples pour introduire ces deux types de vérités et souligne la différence dans le degré de certitude et le sentiment de nécessité associé à chaque type.

Explication de la différence de nécessité entre les vérités logiques et les vérités empiriques : L'auteur approfondit la distinction en expliquant pourquoi nous ressentons un caractère de nécessité pour les vérités logiques, qui est absent dans les vérités empiriques. Il montre que les vérités empiriques restent de simples faits, et il est concevable d'imaginer des mondes où elles ne seraient pas valides.

Utilisation de la notion de "mondes possibles" : Russell introduit l'idée des "mondes possibles" pour renforcer son argument. Il montre que, même en imaginant des mondes différents, les vérités logiques comme "deux et deux font quatre" restent inébranlables, alors que les vérités empiriques pourraient varier.

Conclusion implicite : la hiérarchie des vérités. Russell conclut implicitement en soulignant l'importance des vérités logiques pour la structure de la connaissance humaine. Il suggère que remettre en question une vérité logique équivaudrait à un effondrement complet de la certitude rationnelle. Cette conclusion repose sur la comparaison finale des conséquences imaginaires de la fausseté des vérités logiques versus les vérités empiriques, montrant ainsi la hiérarchie des certitudes.

Néanmoins, l'argumentaire de Russell présente plusieurs faiblesses dans cet extrait :

- Certains philosophes relativistes ou constructivistes contestent l'idée que les vérités logiques soient absolues et immuables, suggérant qu'elles pourraient être

influencées par les structures cognitives humaines. Russell n'aborde pas ces critiques ni les systèmes logiques alternatifs, comme la logique paraconsistante, qui remettent en question la supposée universalité de certaines vérités. La logique paraconsistante est un système logique qui tolère les contradictions.

- En s'appuyant sur des exemples imaginaires, comme les Struldbrugs immortels de Jonathan Swift, Russell rend sa démonstration spéculative. Certains, comme les pragmatistes, pourraient critiquer cette perspective en affirmant que les vérités empiriques sont suffisamment fiables pour la pratique humaine, même si elles ne sont pas absolument nécessaires.

- Certaines vérités empiriques, comme celles établies par des lois scientifiques fondamentales (la gravitation, par exemple), possèdent une stabilité et une robustesse qui leur confèrent un statut épistémologique plus proche des vérités logiques. Russell ne discute pas la notion de "certitude pratique" ou de robustesse des vérités scientifiques, ce qui aurait pu nuancer son argument.

_____

Pour accéder à d'autres sujets et corrigés de philosophie au baccalauréat :
www.sujetdebac.fr/annales/philosophie/

Copyright © 2027 FormaV®. Tous droits réservés.

FormaV® est une marque déposée auprès de l'INPI sous le numéro 5227897.

Ce document a été élaboré par FormaV® avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV®, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV® se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.